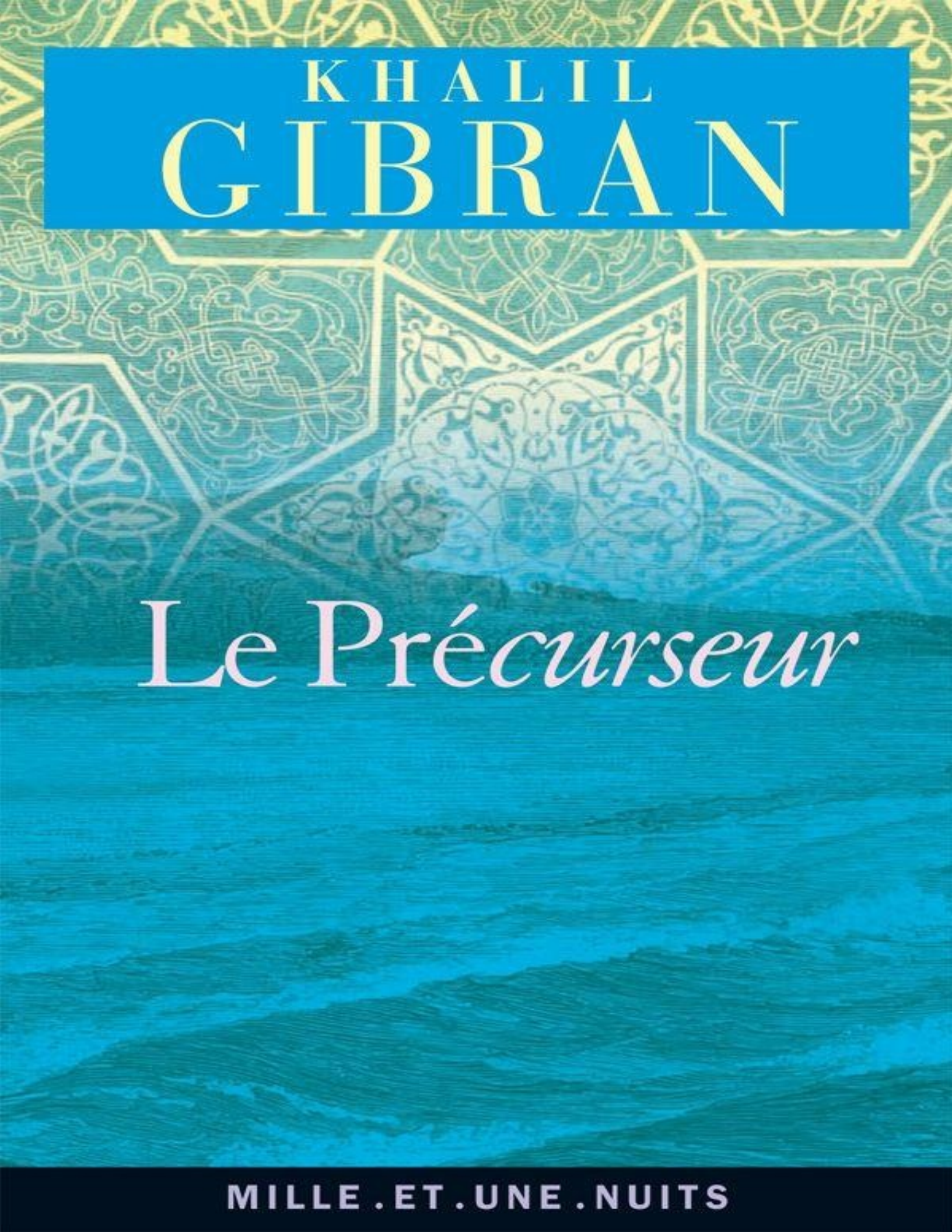
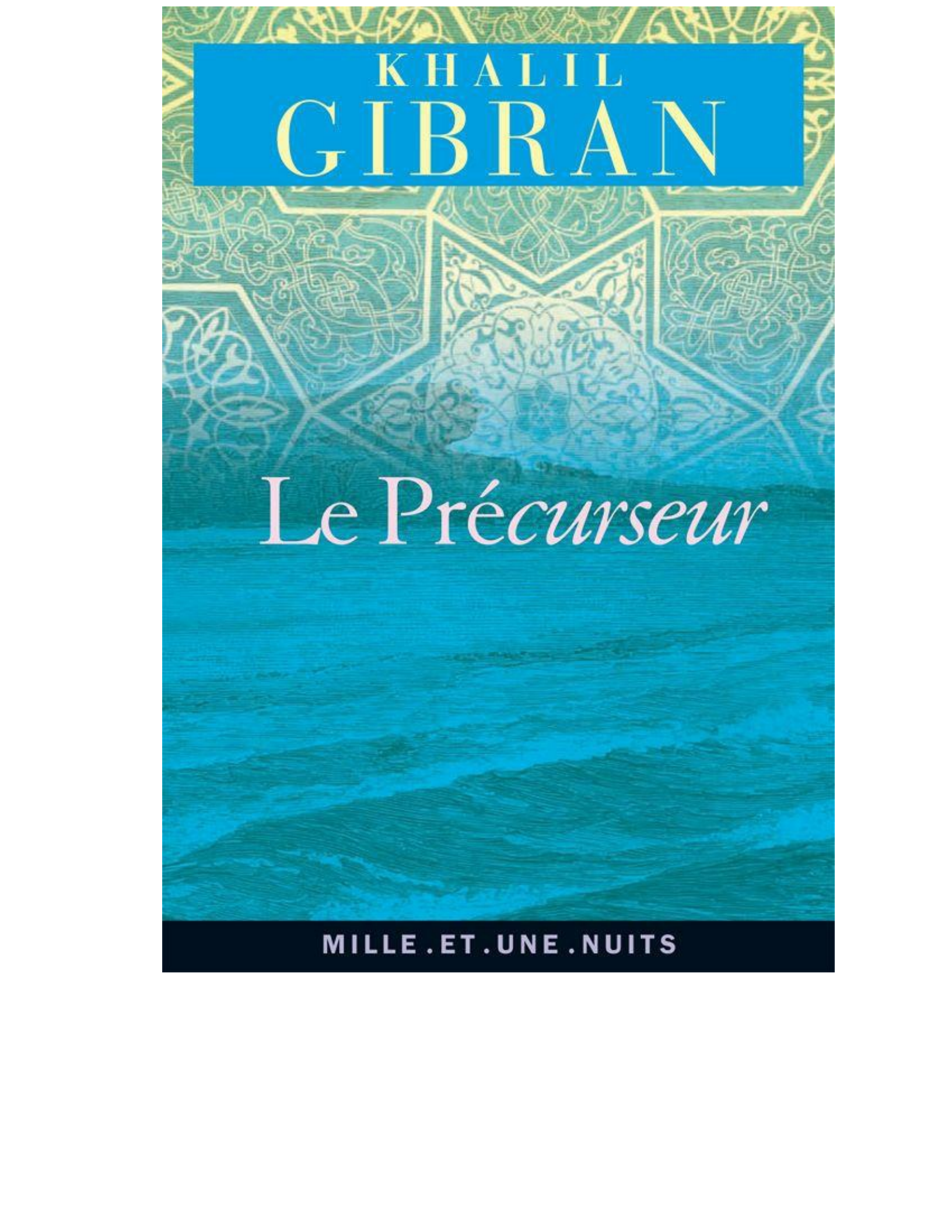




KHALIL
GIBRAN

Le Précurseur

MILLE.ET.UNE.NUITS



KHALIL
GIBRAN

Le Précurseur

MILLE.ET.UNE.NUITS

[Page de Titre](#)

[Page de Copyright](#)

[Khalil Gibran Le Précurseur](#)

[Thierry Gillybœuf L'Infini \(re\)commencement](#)

[Vie de Khalil Gibran](#)

[Repères bibliographiques](#)

© Mille et une nuits, département de la Librairie Arthème Fayard,
mai 2000 pour la présente édition.

978-2-755-50343-2

Traduction de l'anglais et postface par

Thierry Gillbœuf

Couverture de
Olivier Fontvieille

KHALIL GIBRAN

n° 289



Texte intégral

Titre original :

The Forerunner

His Parables & Poems

Notre adresse Internet : www.1001nuits.com



Le Précurseur

Vous êtes votre propre précurseur, et les tours que vous avez érigées ne sont que les fondations de votre moi géant. Et ce moi sera à son tour une pierre angulaire.

Et je suis aussi mon propre précurseur, car l'ombre qui s'étend devant moi à l'aube se tassera à mes pieds à midi. Pourtant une nouvelle aube déposera une autre ombre à mes pieds, et celle-ci aussi se tassera à l'heure méridienne.

Nous avons toujours été nos propres précurseurs, et nous le serons toujours. Et tout ce que nous avons récolté ou récolterons ne sera que semences pour des champs encore en jachère. Nous sommes le champ et le laboureur, le moissonneur et la moisson.

Quand vous étiez un désir errant dans la brume, j'étais moi aussi un rêve errant. Puis nous nous sommes cherchés, et de notre ardeur naquirent les rêves. Et ces rêves étaient le temps infini et l'espace incommensurable.

Et quand vous étiez une parole silencieuse sur les lèvres frémissantes de la Vie, j'étais moi aussi une autre parole silencieuse. Puis la Vie nous prononça et nous descendîmes les marches des années vibrant des souvenirs du passé et aspirant au futur, car le passé était la mort conquise et le futur était la naissance requise.

Et à présent nous sommes dans les mains de Dieu. Vous êtes un soleil dans Sa main droite et je suis une terre dans Sa main gauche. Cependant vous ne brillez pas davantage que moi qui reçois la lumière.

Et nous ne sommes, soleil et terre, que les prémices d'un soleil et d'une terre encore plus grands. Et nous serons toujours le commencement.

Vous êtes votre propre précurseur, vous êtes l'étranger qui franchissez la porte de mon jardin.

Et je suis moi aussi mon propre précurseur, bien que je sois assis à l'ombre de mes arbres et que je paraisse immobile.

LE FOU DE DIEU

Jadis un homme venu du désert arriva dans la grande cité de Sharia et cet homme était un rêveur, qui ne possédait rien d'autre que son habit et son bâton.

Tandis qu'il marchait dans les rues, il regardait avec émerveillement et un respect mêlé d'effroi les temples, les tours et les palais, car la cité de Sharia était d'une beauté incomparable. Il parlait souvent aux passants, les questionnant sur leur cité - mais ils ne comprenaient pas son langage, pas plus qu'il ne comprenait le leur.

À midi, il s'arrêta devant une grande auberge. Elle était en marbre jaune, et les gens entraient et sortaient sans encombre.

« Cela doit être un lieu saint », pensa-t-il, et il entra à son tour. Mais quelle ne fut pas sa surprise quand il se retrouva dans une salle splendide, en compagnie d'hommes et de femmes en grand nombre assis autour de tables. Ils mangeaient, buvaient et écoutaient les musiciens.

« Non, dit le rêveur. Ce n'est pas un culte. Cela doit être une fête donnée par le prince pour son peuple, pour célébrer un grand événement. »

C'est alors qu'un homme, qu'il prit pour le serviteur du prince, s'approcha de lui et le pria de s'asseoir. On lui servit de la viande, du vin et d'excellents desserts.

Quand il fut repu, le rêveur se leva pour partir. Il fut arrêté à la porte par un homme de forte carrure magnifiquement vêtu.

« C'est sûrement le prince lui-même », pensa le rêveur en son for intérieur, et il s'inclina devant lui et le remercia.

Alors l'homme lui dit dans la langue de la cité :

« Tu n'as pas payé ton déjeuner. » Mais le rêveur ne comprit pas, et il le remercia à nouveau de tout son cœur. L'homme examina alors le rêveur de plus près. Et il vit que c'était un étranger, vêtu d'un habit pauvre, qui n'avait, de fait, pas de quoi payer son repas. Il claqua des mains et appela - et quatre gardiens de la cité arrivèrent. Ils écoutèrent l'homme de forte carrure. Puis ils encadrèrent le rêveur, deux de chaque côté. Le rêveur nota l'aspect cérémonieux de leurs robes et de leurs manières et il les regarda avec joie.

« Ce sont, dit-il, des hommes de haute distinction. »

Ils marchèrent tous ensemble jusqu'au Palais de Justice où ils entrèrent.

Le rêveur vit devant lui, assis sur un trône, un homme vénérable à la barbe fleurissante, majestueusement paré. Il pensa que c'était le roi, et se réjouit d'avoir été conduit devant lui.

Les gardiens firent part au juge, qui était en fait l'homme vénérable, de la charge qui pesait contre le rêveur; le juge désigna alors deux avocats, un pour représenter la partie civile et l'autre pour assurer la défense de l'étranger. Les avocats se levèrent, l'un après l'autre, et exposèrent chacun leur plaidoirie. Le rêveur crut que c'était là des messages de bienvenue qu'on lui adressait, et son cœur était empli de gratitude à l'égard du roi et du prince, pour tout ce qu'ils avaient fait pour lui.

Puis la sentence fut prononcée contre le rêveur : son crime serait inscrit sur une tablette pendue à son cou, et il devrait parcourir toute la cité sur un cheval nu, précédé d'un trompette et d'un tambour.

La sentence fut exécutée sur-le-champ.

À présent que le rêveur parcourait la cité sur un cheval à cru, précédé du trompette et du tambour, les habitants de la cité arrivaient en courant dès qu'ils entendaient le bruit des instruments; quand ils le virent, ils rirent tous de lui, et les enfants couraient en groupe après lui de rue en rue. Mais le cœur du rêveur était ivre de joie, et ses yeux brillaient. Car pour lui la tablette était la marque de la bénédiction du roi et la procession était en son honneur.

Et tandis qu'il chevauchait ainsi, il vit parmi la foule un homme qui venait du désert comme lui ; son cœur enfla de joie et il l'appela en criant :

« Mon ami ! Mon ami ! Où sommes-nous ? Quelle cité idéale est-ce donc? Quelle race d'hôtes prodigues ? - qui fêtent dans leurs palais l'invité de passage, que les princes accompagnent, à qui le roi accroche un gage sur la poitrine et offre l'hospitalité d'une cité descendue des cieux. »

Mais celui qui venait du désert ne répondit pas. Il sourit simplement et secoua légèrement la tête. La procession poursuivit sa route.

Et le visage du rêveur rayonnait et ses yeux débordaient de lumière.

AMOUR

On dit que le chacal et la taupe
Boivent au même ruisseau
Où vient boire le lion.

Et on dit que l'aigle et le vautour
Plantent leur bec dans la même carcasse,
Et sont en paix, l'un avec l'autre,
En présence de cette chose morte.

Ô amour, dont la noble main
A bridé mes désirs,
Et élevé ma faim et ma soif
Vers la dignité et la fierté,
Ne laisse pas ce qui en moi est puissant et inaltérable
Manger le pain ou boire le vin
Qui tentent mon moi plus faible.
Laisse-moi plutôt avoir faim,
Laisse mon cœur brûler de soif,
Et laisse-moi m'éteindre et mourir,
Avant de tendre la main
Vers une coupe que tu n'as pas remplie,
Ou un bol que tu n'as pas béni.

LE ROI-ERMITE

On m'a raconté que dans une forêt, sur les montagnes, un jeune homme vit dans la solitude, qui fut autrefois le roi d'un très grand pays par-delà les Deux Rivières. Et on m'a dit aussi que, de son propre gré, il a renoncé à son trône et son royaume pour venir habiter dans cette région reculée.

Et j'ai dit : « Je veux trouver cet homme, pour apprendre le secret de son cœur ; car celui qui renonce à un royaume doit être encore bien plus grand que lui. »

Le jour même, j'allai dans la forêt où il demeure. Et je le trouvai assis sous un cyprès blanc, tenant dans la main un roseau comme si c'était un sceptre. Et je le saluai comme j'aurais salué un roi.

Il se tourna vers moi et me demanda d'une voix douce : « Que veux-tu dans cette forêt de sérénité ? Cherches-tu un être perdu dans les ombres vertes, ou est-ce un retour au pays dans ton crépuscule ? »

Et je répondis : « C'est toi que je cherchais - car je voudrais bien savoir ce qui te fit abandonner un royaume pour une forêt. »

Il dit : « Mon histoire est brève, car la bulle a éclaté brusquement. Cela se passa ainsi : Un jour que j'étais assis à une fenêtre de mon palais, mon chambellan et un envoyé d'un pays étranger marchaient dans mon jardin. Et tandis qu'ils s'approchaient de ma fenêtre, le chambellan parlait de lui-même en ces termes : "Je suis comme le roi ; j'ai soif d'un vin puissant et faim de tous les jeux de hasard. Et comme mon seigneur le roi j'ai des sautes d'humeur." Et le chambellan et l'envoyé disparurent parmi les arbres. Mais au bout de quelques minutes ils revinrent, et cette fois-ci le chambellan parlait de moi et disait : "Mon seigneur le roi est comme moi - un bon tireur d'élite; et comme moi il aime la musique et se baigne trois fois par jour." »

Au bout d'un moment, il ajouta : « Ce soir-là, je quittai mon palais sans rien d'autre que mon habit, car je ne voulais plus être le souverain de ceux qui assument mes vices et m'attribuent leurs vertus. »

Et je dis : « C'est en effet étonnant, et fort étrange. »

Et il dit : « Non, mon ami, tu as frappé à la porte de mes silences et n'as reçu qu'une bagatelle. Car qui ne voudrait quitter un royaume pour une forêt où les saisons chantent et dansent sans cesse? Nombreux sont ceux qui ont cédé leur royaume pour moins que la solitude et la douce compagnie de l'isolement. Innombrables sont les aigles qui descendent des altitudes célestes pour vivre avec les taupes, afin de pouvoir connaître les secrets de la terre. Il y a ceux qui renoncent au royaume de leurs rêves, afin de ne pas paraître éloignés de ceux qui n'ont pas de rêves. Et ceux qui renoncent au royaume de la nudité et recouvrent leurs âmes, afin que les autres n'aient pas honte de voir la vérité découverte et la beauté dévoilée. Et plus grand encore que tous ceux-ci est celui qui renonce au royaume du chagrin pour ne pas paraître trop fier et orgueilleux. »

Puis en se levant il s'appuya sur son roseau et dit : « Retourne à présent dans la grande ville, assieds-toi à la porte et regarde tous ceux qui y entrent et tous ceux qui en sortent. Et tu trouveras celui qui, bien qu'il fût né roi, n'a pas de royaume; et celui qui, bien qu'il fût gouverné par la chair, gouverne par l'esprit - bien que ni lui ni ses sujets ne le sachent; et celui qui semble diriger déjà n'est en vérité que l'esclave de ses propres esclaves. »

Après avoir tenu ces propos, il me sourit, et un millier d'aubes se dessinaient sur ses lèvres. Puis il se détourna et s'enfonça dans le cœur de la forêt.

Je retournai dans la ville, et je m'assis à sa porte pour observer les passants comme il me l'avait dit.

Et depuis ce jour, nombreux sont les rois dont les ombres ont passé sur moi et rares sont les sujets sur qui mon ombre a passé.

LA FILLE DU LION

Quatre esclaves éventaient une vieille reine endormie sur son trône. Elle ronflait; sur le giron de la reine était couché un chat qui ronronnait et regardait paresseusement les esclaves.

Le premier esclave parla en ces termes : « Que cette vieille femme est laide dans son sommeil. Regardez sa bouche s'affaïsser; et elle respire comme si le diable l'étranglait. »

Alors le chat dit, en ronronnant : « Même pas à moitié aussi laide dans son sommeil que toi dans ton esclavage éveillé. »

Et le second esclave dit : « On pourrait penser que le sommeil lisserait ses rides au lieu de les creuser. Elle doit rêver à quelque chose de mal. »

Et le chat ronronna : « Puisses-tu dormir toi aussi et rêver de ta liberté. »

Et le troisième esclave dit : « Peut-être voit-elle la procession de tous ceux qu'elle a tués. »

Et le chat ronronna : « Oui, elle voit la procession de tous tes ancêtres et de tous tes descendants. »

Et le quatrième esclave dit : « C'est bien beau de parler d'elle, mais cela ne rend pas moins las de rester debout et d'éventer. »

Et le chat ronronna : « Tu éventeras éternellement; car il en est dans les cieux comme il en est sur terre. »

C'est alors que la vieille reine inclina la tête dans son sommeil, et sa couronne tomba par terre.

Un des esclaves dit : « C'est un mauvais présage. »

Et le chat ronronna : « Le mauvais présage pour un est bon présage pour un autre. »

Et le second esclave dit : « Qu'advierait-il si elle se réveillait et trouvait sa couronne tombée ! Elle nous tuerait sûrement. »

Et le chat ronronna : « Chaque jour depuis ta naissance elle t'a tué et tu ne le sais pas. »

Et le troisième esclave dit : « Oui, elle nous tuerait et elle dirait que c'est un sacrifice aux dieux. »

Et le chat ronronna : « Seuls les faibles sont sacrifiés aux dieux. »

Et le quatrième esclave intima le silence aux autres, et doucement il ramassa la couronne et la replaça, sans la réveiller, sur la tête de la vieille reine.

Et le chat ronronna : « Seul un esclave restaure la couronne qui est tombée. »

Au bout d'un moment la vieille reine se réveilla; et elle regarda autour d'elle et bâilla. Puis elle dit : « Il me semble avoir rêvé, et j'ai vu quatre chenilles pourchassées par un scorpion autour du tronc d'un vieux chêne. Je n'aime pas ce rêve. »

Puis elle ferma les yeux et recommença de dormir. Elle ronflait. Et les quatre esclaves continuèrent de l'éventer.

Et le chat ronronna : « Éventez, éventez, pauvres imbéciles. Vous n'éventez que le feu qui vous consume. »

TYRANNIE

Ainsi chante la femelle Dragon qui garde les sept cavernes au bord de la mer :

« Mon compagnon arrivera en chevauchant les vagues. Son terrible mugissement remplira la terre de peur, et les flammes de ses narines mettront le ciel en feu. À l'éclipse de la lune nous nous accouplerons, et à l'éclipse du soleil je donnerai naissance à saint Georges, qui me tuera. »

Ainsi chante la femelle Dragon qui garde les sept cavernes au bord de la mer.

LE SAINT

Dans ma jeunesse je rendis visite à un saint dans son bocage silencieux par-delà les collines ; et tandis que nous devisions sur la nature de la vertu un brigand arriva en claudiquant péniblement. Quand il atteignit le bocage il s'agenouilla devant le saint et dit : « Ô saint homme, j'ai besoin de réconfort ! Mes péchés pèsent lourd sur moi. »

Le saint répondit : « Mes péchés eux aussi pèsent lourd sur moi. »

Le brigand dit : « Mais je suis un voleur et un pillard. »

Et le saint répondit : « Je suis moi aussi un voleur et un pillard. »

Le brigand dit : « Mais je suis un assassin, et le sang de nombreux hommes hurle dans mes oreilles. »

Et le saint répondit : « Je suis moi aussi un assassin, et dans mes oreilles hurle le sang de nombreux hommes. »

Le brigand dit : « J'ai commis des crimes innombrables. »

Et le saint répondit : « J'ai moi aussi commis des crimes sans nombre. »

Puis le brigand se leva et regarda fixement le saint, et son regard était étrange. Et quand il nous quitta, il descendit la colline en sautillant.

Je me tournai vers le saint et lui demandai : « Pour quelle raison t'es-tu accusé de crimes que tu n'as pas commis ? Ne vois-tu pas que cet homme est parti en ne croyant plus en toi ? »

Et le saint répondit : « C'est vrai qu'il ne croit plus en moi. Mais il est reparti réconforté. »

Nous entendîmes alors le brigand chanter au loin, et l'écho de sa chanson remplissait la vallée de joie.



LE PLOUTOCRATE

Dans mes errances je vis une fois, sur une île, un monstre à tête d'homme et aux sabots ferrés qui mangeait de la terre et buvait la mer sans cesse. Je l'observai un long moment. Puis je m'approchai de lui et lui demandai : « N'en as-tu jamais assez; ta faim n'est-elle jamais rassasiée et ta soif jamais étanchée? »

Et il me répondit : « Oui, je suis repus, et je suis même lassé de manger et de boire; mais j'ai peur que demain il n'y ait plus de terre à manger et plus d'eau à boire. »

LE MOI SUPRÊME

Voici ce qui arriva. Après son intronisation, Nufsibaâl, roi de Byblos, se retira dans sa chambre — la pièce que les trois ermites magiciens de la montagne avaient construite pour lui. Il ôta sa couronne et son habit royal, et au centre de la pièce il se mit à penser à lui, désormais souverain tout-puissant de Byblos.

Soudain il se tourna, et il vit sortir du miroir d'argent que sa mère lui avait offert un homme nu.

Le roi fut très surpris, et il cria à l'homme : « Qui es-tu? »

L'homme nu répondit : « Juste ceci : Pourquoi t'ont-ils couronné roi? »

Et le roi répondit : « Parce que je suis l'homme le plus noble du pays. »

Alors l'homme nu dit : « Si tu l'étais davantage, tu ne serais pas roi. »

Et le roi dit : « Parce que je suis l'homme le plus puissant du pays, ils m'ont couronné. »

Et l'homme nu dit : « Si tu l'étais davantage, tu ne serais pas roi. »

Alors le roi dit : « Parce que je suis l'homme le plus sage du pays, ils m'ont couronné roi. »

Et l'homme nu dit : « Si tu l'étais davantage, tu aurais la sagesse de ne pas être roi. »

Alors le roi s'effondra sur le sol et pleura amèrement.

L'homme nu le regarda. Puis il prit la couronne et avec tendresse la reposa sur la tête inclinée du roi.

Et l'homme nu, regardant affectueusement le roi, rentra dans le miroir.

Le roi se réveilla, et il regarda aussitôt dans le miroir. Mais il n'y vit que lui-même, couronné.

LA GUERRE ET LES PETITES NATIONS

Une fois, très haut dans le ciel au-dessus d'un pâturage où paissaient une brebis et un agneau, un aigle dessinait des cercles et regardait l'agneau avec appétit. Et comme il s'apprêtait à fondre dessus, un autre aigle apparut et plana au-dessus de la brebis et de son petit animé de la même intention. Alors les deux rivaux commencèrent à se battre, emplissant les cieux de leurs cris féroces.

La brebis regarda en l'air et fut très étonnée. Elle se tourna vers l'agneau et dit :

« Qu'il est étrange, mon enfant, que ces deux nobles oiseaux s'attaquent mutuellement. Le vaste ciel n'est-il pas assez grand pour eux deux? Prie, mon petit, prie dans ton cœur que Dieu puisse faire en sorte que tes deux frères ailés fassent la paix. »

Et l'agneau pria en son for intérieur.

CRITIQUES

Un soir, au crépuscule, un homme voyageant à cheval vers la mer rejoignit une auberge au bord de la route. Il mit pied à terre et, confiant dans l'homme et dans la nuit comme tous les cavaliers qui gagnent la mer, il attacha sa monture à un arbre à côté de la porte et entra dans l'auberge.

À minuit, quand tout était endormi, un voleur arriva et vola le cheval du voyageur.

Au matin l'homme se réveilla, et découvrit le vol de son cheval. Et il se désolait de la perte de son cheval, et de ce qu'un homme ait eu le courage de le lui voler.

Alors les autres locataires arrivèrent, firent cercle autour de lui et commencèrent à parler.

Le premier homme dit : « C'était une folie de ta part d'attacher ton cheval à l'extérieur de l'étable. »

Et le second dit : « C'était encore plus insensé de le laisser ainsi sans l'avoir entravé! »

Et le troisième homme dit : « C'est complètement stupide de voyager vers la mer à cheval. »

Et le quatrième dit : « Seuls les paresseux et ceux qui marchent lentement possèdent des chevaux. »

Alors le voyageur fut très étonné. Il finit par s'écrier : « Mes amis, parce qu'on m'a volé mon cheval, vous vous êtes empressés comme un seul homme de dénoncer mes fautes et mes défauts. Mais fait étrange, vous n'avez pas émis le moindre mot de reproche à l'égard de l'homme qui a volé mon cheval. »

POÈTES

Quatre poètes étaient assis autour d'un bol de vin qui se trouvait sur une table.

Le premier poète dit : « Il me semble avoir vu, avec mon troisième œil, le parfum de ce vin planer dans l'espace comme une nuée d'oiseaux dans une forêt enchantée. »

Le second poète leva la tête et dit : « Avec mon oreille intérieure je peux entendre chanter ces oiseaux de brume. Et la mélodie retient mon cœur comme la rose blanche emprisonne l'abeille dans ses pétales. »

Le troisième poète ferma les yeux et, tendant son bras en l'air, il dit : « Je les touche avec ma main. Je sens leurs ailes, comme le souffle d'une fée endormie, frôlant mes doigts. »

Alors le quatrième poète se leva, souleva le bol et dit : « Hélas, mes amis ! Je suis beaucoup trop stupide pour voir, entendre et toucher. Je ne puis voir le parfum de ce vin, ni entendre son chant, ni sentir ses battements d'ailes. Je ne perçois que le vin lui-même. Il me faut par conséquent le boire, pour qu'il puisse aiguïser mes sens et m'élever à vos hauteurs bienheureuses. »

Et portant le bol à ses lèvres, il but le vin jusqu'à la dernière goutte.

Les trois poètes, bouche bée, le regardèrent atterrés, et dans leurs yeux se lisait une haine assoiffée, qui était tout sauf lyrique.



LA GIROUETTE

La girouette dit au vent : « Que tu es tiède et monotone ! Ne pourrais-tu souffler autrement que sur mon visage? Tu déranges ma stabilité d'essence divine. »

Mais le vent ne répondit pas. Il ne fit que sourire dans l'espace.

LE ROI D'ARADUS

Jadis les anciens de la cité d'Aradus se présentèrent devant le roi, et tentèrent d'obtenir de lui qu'il promulguât un décret interdisant vin et alcool à l'intérieur de leur cité.

Mais le roi leur tourna le dos et les quitta en riant.

Les anciens s'en retournèrent consternés.

À la porte du palais ils croisèrent le chambellan. Ce dernier vit qu'ils étaient troublés, et il écouta leurs doléances.

Puis il dit : « Quel dommage, mes amis ! Eussiez-vous trouvé le roi ivre, il aurait immanquablement accédé à votre requête. »

DU PLUS PROFOND DE MON CŒUR

Du plus profond de mon cœur monta un oiseau qui s'envola vers les cieux.

Il s'envola encore et toujours plus haut, et devint de plus en plus grand.

Au début ce n'était qu'une hirondelle, puis une alouette, puis un aigle, puis il fut aussi grand qu'un nuage de printemps, et il remplit ensuite les cieux constellés.

Un oiseau s'envola de mon cœur vers le ciel. Et il croissait de plus en plus en volant. Pourtant il ne quittait pas mon cœur.

Ô ma foi, ma connaissance indomptée, comment m'envolerai-je jusqu'à ta hauteur; comment verrai-je avec toi le moi suprême de l'homme dessiné sur le ciel?

Comme changerai-je en brume cette mer qui est en moi; comment évoluerai-je avec toi dans l'espace incommensurable ?

Comment un prisonnier à l'intérieur du temple peut-il apercevoir ses dômes dorés?

Comment le noyau d'un fruit pourrait-il croître jusqu'à envelopper le fruit?

Ô ma foi, je suis les chaînes derrière les barreaux d'argent et d'ivoire, et je ne puis voler avec toi.

Pourtant, de mon cœur tu es montée vers le ciel, et c'est mon cœur qui te contient, et je serai heureux.

DYNASTIES

La reine d'Ishana était en train d'accoucher; et le roi et les seigneurs de la cour, le souffle coupé par l'anxiété, attendaient dans la grande salle des Taureaux Ailés.

À la tombée du jour, arriva en courant un messenger qui se prosterna devant le roi et dit : « J'apporte de bonnes nouvelles à mon seigneur le roi, ainsi qu'au royaume et aux esclaves du roi. Mirhab le Cruel, votre ennemi mortel, roi de Bethroun, est mort. »

À cette nouvelle, le roi et les seigneurs se levèrent tous et hurlèrent de joie; car le puissant Mihrab, eût-il vécu plus longtemps, aurait assurément vaincu Ishana et fait prisonniers ses habitants.

Sur ces entrefaites, le médecin de la cour entra lui aussi dans la salle des Taureaux Ailés, suivi des sages-femmes royales. Le médecin se prosterna devant le roi, et dit : « Mon seigneur le roi vivra éternellement ; puisse-t-il gouverner le peuple d'Ishana pendant d'innombrables générations. Car, Ô mon roi, t'est né en cette heure même un fils, qui sera ton héritier. »

Alors l'âme du roi fut ivre de joie, de ce qu'au même moment son ennemi fût mort et que la lignée royale fût établie.

Or, dans la cité d'Ishana vivait un vrai prophète. Et ce prophète était jeune et hardi. Le roi, cette nuit-là, ordonna qu'on allât chercher le prophète. Et quand il lui fut amené, le roi lui dit : « Prophétise et prédis ce que sera l'avenir de mon fils qui est né au royaume en ce jour. »

Le prophète n'hésita pas un instant; il dit : « Prêtez l'oreille, ô mon roi, et je prophétiserai l'avenir de votre fils, qui est né en ce jour. L'âme de votre ennemi, de votre ennemi le roi Mirhab, qui est mort hier soir, ne s'est attardée qu'un seul jour dans l'espace. Ensuite, elle a cherché pour elle un corps dans lequel entrer. Et celui dans lequel elle est entrée fut le corps de ton fils qui t'est né en cette heure. »

A ces mots, le roi s'emporta, et de son épée il tua le prophète.

Et depuis ce jour, les hommes sages d'Ishana se disent entre eux, secrètement : « Ne sait-on pas, n'a-t-on pas dit depuis longtemps qu'Ishana est gouvernée par un ennemi. »

SAVOIR ET IMPÉRTIE

Quatre grenouilles étaient assises sur un rondin qui flottait au bord de la rivière. Soudain le rondin fut pris dans le courant et emporté lentement dans la rivière. Les grenouilles étaient ravies et pensives, car elles n'avaient jamais navigué auparavant.

Au bout d'un certain temps la première grenouille parla : « C'est vraiment un rondin merveilleux. Il bouge comme s'il était vivant. On n'en a jamais vu de pareil auparavant. »

Puis la seconde grenouille parla aussi : « Non, mon amie, le rondin est comme les autres rondins, il ne bouge pas. C'est la rivière, qui va vers la mer, en nous entraînant et le rondin avec. »

Et la troisième grenouille parla à son tour : « Ce n'est ni le rondin ni la rivière qui bouge. Le mouvement est dans notre pensée. Car sans pensée rien ne bouge. »

Et les trois grenouilles commencèrent à se quereller pour savoir ce qui bougeait vraiment. La querelle devint plus animée et bruyante, mais elles ne parvinrent pas à s'accorder.

Alors elles se tournèrent vers la quatrième grenouille, qui jusque-là avait écouté attentivement mais était demeurée silencieuse, et elles lui demandèrent son avis.

La quatrième grenouille répondit alors : « Chacune de vous a raison, et aucune de vous n'a tort. Le mouvement est dans le rondin, dans l'eau et dans notre pensée aussi. »

Les trois grenouilles furent encore plus furieuses, car aucune d'elles ne voulait admettre qu'elle ne détenait pas toute la vérité, et que les deux autres n'avaient pas entièrement tort.

Alors une chose étrange se passa. Les trois grenouilles s'unirent et poussèrent la quatrième grenouille dans la rivière.

« UNE FEUILLE DE PAPIER BLANCHE COMME NEIGE DIT... »

Une feuille de papier blanche comme neige dit : « Pure je fus créée, et pure je resterai à jamais. Je préférerais être brûlée et me changer en cendres blanches plutôt que souffrir que l'obscurité me touche ou que la saleté s'approche de moi. »

La bouteille d'encre entendit ce que le papier disait, et elle rit dans son cœur noir; mais elle n'osa jamais s'approcher d'elle. Les crayons multicolores l'entendirent eux aussi, et ils ne s'approchèrent pas d'elle non plus.

Et la feuille de papier blanche comme neige resta pure et chaste pour toujours — pure et chaste — et vide.

L'ÉRUDIT ET LE POÈTE

Le serpent dit à l'alouette : « Tu voles, pourtant tu ne peux visiter les recoins de la terre où coule la sève de la vie dans un silence parfait. »

Et l'alouette répondit : « Oui, tu en sais bien davantage, et tu es même le plus sage d'entre nous — quel dommage que tu ne puisses voler. »

Et comme s'il n'avait pas entendu, le serpent dit : « Tu ne peux voir les secrets des profondeurs, ni évoluer parmi les trésors de l'empire caché. Hier encore j'étais couché dans une caverne de rubis. C'est comme le cœur d'une grenade mûre, que le moindre rayon de lumière change en flamme rose. Qui peut voir de telles merveilles, sinon moi? »

Et l'alouette dit : « Nul, nul sinon toi ne peut se coucher dans les souvenirs de cristal des millénaires : quel dommage que tu ne puisses chanter. »

Et le serpent dit : « Je connais une plante dont les racines descendent jusqu'aux entrailles de la terre, et celui qui mange de cette racine devient plus beau qu'Astarté. »

Et l'alouette dit : « Personne, personne sinon toi ne pouvait dévoiler la pensée magique de la terre — quel dommage que tu ne puisses voler. »

Et le serpent dit : « Il y a une rivière pourpre qui coule sous une montagne, et celui qui y boit deviendra immortel comme les dieux. Il est évident qu'aucun oiseau, qu'aucune bête ne peut découvrir cette rivière pourpre. »

Et l'alouette répondit : « Si tu veux, tu peux devenir immortel comme les dieux — quel dommage que tu ne puisses chanter. »

Et le serpent dit : « Je connais un temple enseveli, que je visite une fois par mois : il fut bâti par une race de géants oubliée, et sur ses murs sont gravés les secrets du temps et de l'espace, et celui qui les lit comprendra ce qui dépasse tout entendement. »

Et l'alouette dit : « En vérité, si tu le désires tu peux encercler avec ton corps flexible tout le savoir du temps et de l'espace — quel dommage que tu ne puisses voler. »

Alors le serpent fut dégoûté, et en rentrant dans son terrier il grommela : « Oiseau chanteur à tête vide ! »

Et l'alouette s'envola en chantant : « Quel dommage que tu ne puisses chanter. Quel dommage, quel dommage, mon cher ami sage, que tu ne puisses voler. »

VALEURS

Autrefois, un homme déterra dans son champ une statue de marbre d'une grande beauté. Il l'apporta à un collectionneur qui aimait toutes les belles choses et lui proposa de la lui vendre. Le collectionneur la lui acheta à bon prix. Et ils se séparèrent.

Sur le chemin du retour, son argent en poche, l'homme réfléchit et se dit en son for intérieur : « Cet argent me permettra de vivre longtemps ! Comment peut-on donner tout ça pour une pierre morte sculptée enterrée, dont on ignore l'existence pendant un millier d'années? »

Et le collectionneur, regardant sa statue, réfléchit et se dit en son for intérieur : « Quelle beauté ! Quelle vie ! Le rêve d'une âme unique ! - que le doux sommeil d'un millier d'années a ranimée. Comment peut-on donner tout ceci pour de l'argent, mort et sans rêve? »

AUTRES MERS

Un poisson dit à un autre poisson : « Au-dessus de notre mer, il en est une autre, où nagent des créatures — et elles vivent là tout comme nous vivons ici. »

Le poisson répliqua : « Pure sottise ! Pure sottise ! Quand tu sais que tout ce qui quitte notre mer, ne serait-ce que d'un pouce, et reste en dehors, meurt. Quelle preuve as-tu d'autres vies dans d'autres mers? »

REPENTIR

Par une nuit sans lune un homme entra dans le jardin de son voisin et vola le plus gros melon qu'il put trouver et le rapporta chez lui.

Il l'ouvrit et vit qu'il n'était pas encore mûr.

Alors se produisit un miracle !

La conscience de l'homme s'éveilla et lui donna du remords; et il se repentit d'avoir volé le melon.

LE MOURANT ET LE VAUTOUR

Attends, attends encore un moment, mon ami

[impatient.

Je n'abandonnerai que trop tôt cette chose

[décharnée,

Dont l'agonie excédée et vaine

Abuse de ta patience.

Je ne voudrais pas faire attendre

Ta noble faim :

Mais cette chaîne, bien que faite d'un simple souffle,

Est difficile à rompre.

Et la volonté de mourir,

Plus forte que tout,

Est enrayée par une volonté de vivre

Plus faible que tout.

Pardonne-moi camarade; je m'attarde trop

[longtemps.

C'est le souvenir qui retient mon esprit;

Une procession de jours lointains,

Une vision de jeunesse vécue en rêve,

Un visage qui enjoint mes paupières de ne pas se

[fermer,

Une voix qui résonne encore dans mes oreilles,

Une main qui touche la mienne.

Pardonne-moi de t'avoir fait attendre si longtemps.

C'est fini à présent, et tout est flétri : —

Le visage, la voix, la main et la brume qui les a

[rassemblés ici.

Le nœud est dénoué.

Le cordon est coupé.

Et ce qui n'est ni nourriture ni boisson s'est retiré.

Approche, mon camarade affamé ;

La table est apprêtée,

Et la chère, frugale et maigre,

Est offerte avec amour.

Viens, et plante ton bec ici, du côté gauche,

Et arrache de sa cage ce tout petit oiseau,

Dont les ailes ne peuvent plus battre :

Je voudrais qu'il s'envole avec toi dans les cieux.

Viens maintenant, mon ami, je suis ton hôte ce soir,

Et toi mon invité d'honneur.

PAR-DELÀ MA SOLITUDE

Par-delà ma solitude se trouve une autre solitude, et pour celui qui y demeure ma solitude est une place de marché bondée et mon silence une confusion de bruits.

Je suis trop jeune et agité pour chercher cette solitude supérieure. Les voix de cette vallée-là résonnent toujours dans mes oreilles, ses ombres me barrent la route et je ne puis partir.

Au-delà de ces collines il y a un buisson enchanté et pour celui qui y demeure ma paix n'est qu'une tornade et mon enchantement une illusion.

Je suis trop jeune et exubérant pour chercher ce bocage sacré. Le goût du sang reste dans ma bouche, l'arc et les flèches de mes pères s'attardent encore dans ma main et je ne puis partir.

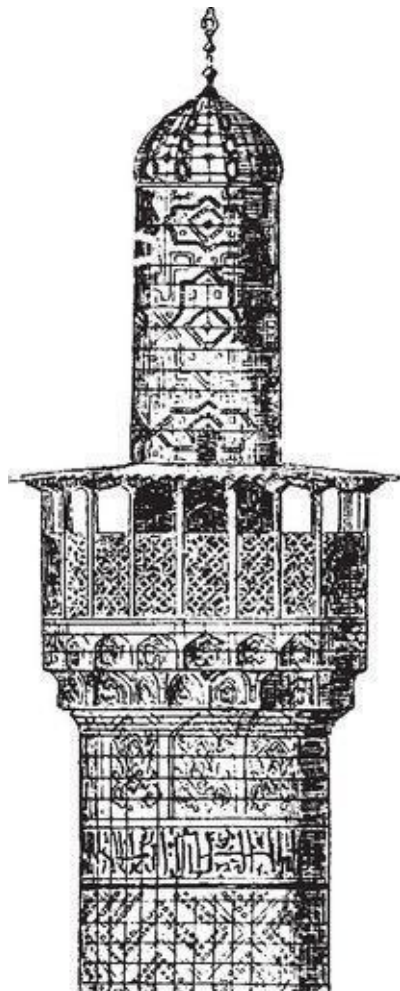
Au-delà de ces moi entravés vit mon moi plus libre ; et pour lui mes rêves sont un combat mené au crépuscule et mes désirs, les cliquetis des os.

Je suis trop jeune et indigné pour être mon moi plus libre.

Et comment deviendrais-je mon moi plus libre à moins de tuer mes moi entravés, ou à moins que tous les hommes deviennent libres?

Comment mes feuilles voleront-elles en chantant au vent, à moins que mes racines ne se flétrissent dans l'obscurité ?

Comment l'aigle en moi montera-t-il vers le soleil, à moins que mes aiglons ne quittent le nid que j'ai construit pour eux de mon propre bec?



L'ULTIME VEILLÉE

Au reflux de la nuit, quand le premier souffle de l'aube arriva sur le vent, le Précurseur, lui qui se dit écho d'une voix qui n'a pas encore été entendue, quitta sa chambre et monta sur le toit de sa maison. Il demeura ainsi longtemps à contempler la cité ensommeillée à ses pieds. Puis il leva la tête, et comme si tous les esprits éveillés de ceux qui dormaient s'étaient rassemblés autour de lui, il ouvrit la bouche et parla en ces termes :

« Mes amis, mes voisins et vous qui passez chaque jour devant ma porte, j'aimerais vous parler dans votre sommeil, et dans la vallée de vos rêves je voudrais marcher nu et sans retenue; vos heures éveillées sont trop insouciantes, et sourdes sont vos oreilles encombrées de bruits.

Je vous ai tant et tant aimés.

J'aime chacun d'entre vous comme s'il était tous, et tous comme si vous n'étiez qu'un. Au printemps de mon cœur j'ai chanté dans vos jardins, et dans l'été de mon cœur j'ai veillé sur vos aires de battage.

Oui, je vous ai tous aimés, le géant et le pygmée, le lépreux et le consacré, et celui qui tâtonne dans l'obscurité tout comme celui qui danse toute la journée sur les montagnes.

Toi le fort, je t'ai aimé, malgré les marques de tes crocs de fer dans ma chair; et toi le faible, bien que tu aies épuisé ma foi et usé ma patience.

Toi le riche, je t'ai aimé, bien que ton miel fût amer dans ma bouche ; et toi le pauvre, bien que tu aies connu ma honte dans ma main vide.

Toi le poète, avec ton luth ambulante et tes doigts aveugles, et toi l'érudit, qui collectionne inlassablement des linéaments putréfiés dans des champs d'argile, je vous ai aimés bien que votre amour ne recherchât que son propre bien-être.

Toi le prêtre, je t'ai aimé, qui assis dans les silences du passé interroges le destin de mon avenir; et vous qui vénerez des dieux, images de vos propres désirs.

Toi la femme assoiffée, bien que ta coupe soit toujours pleine, je t'ai aimée avec compréhension ; et toi la femme des nuits sans repos, toi aussi je t'ai aimée avec compassion.

Toi le bavard, je t'ai aimé en disant : "La vie a beaucoup à dire"; et toi le muet je t'ai aimé, en murmurant : "Ne dit-il pas en silence ce que j'aimerais bien entendre en paroles?"

Et toi aussi le juge et critique, je t'ai aimé; même si, en me voyant crucifié, tu disais : "Il saigne en rythme, et son sang fait sur sa peau blanche d'admirables dessins."

Oui, je vous ai tous aimés, le jeune comme le vieux, le roseau tremblant comme le chêne.

Mais hélas ! la surabondance de mon cœur vous a détournés de moi. Vous voudriez boire l'amour dans une coupe, mais pas dans un torrent. Vous aimeriez entendre le faible murmure de l'amour, mais quand l'amour crie vous faites la sourde oreille.

Et parce que je vous ai tous aimés vous avez dit : "Trop doux et sensible est son cœur, et son chemin manque par trop de discernement. C'est l'amour d'un nécessiteux, qui ramasse les miettes même quand il prend part aux festins royaux. Et c'est l'amour d'un gringalet, car le fort n'aime que son semblable."

Et parce que je vous ai tant aimés vous avez dit : "Ce n'est que l'amour d'un aveugle qui ne distingue pas la beauté de l'un de la laideur de l'autre. Et c'est l'amour de quelqu'un de mauvais goût qui boit du vinaigre en croyant boire du vin. Et c'est l'amour d'un impertinent et d'un outrecuidant, car quel étranger pourrait être notre mère et notre père, notre frère et notre sœur?"

Vous avez dit tout ça, et davantage encore. Maintes fois, sur la place du marché, vous me montriez du doigt en disant avec ironie : "Voici l'homme sans âge ni saisons, qui à midi joue avec nos enfants et, au crépuscule, est assis avec nos aînés en s'arrogant sagesse et compréhension."

Et je dis : "Je les aimerai encore et encore. Je cacherais mon amour sous un voile de haine et déguiserai ma tendresse en amertume. Je porterai un masque de fer, et je n'irai les trouver qu'armé et en cotte de mailles."

Puis j'ai appuyé lourdement sur vos plaies, et comme une tempête dans la nuit j'ai tonné dans vos oreilles.

Du toit je vous ai interpellés : hypocrites, pharisiens, escrocs et bulles de terre fausses et vides.

Ceux d'entre vous qui ont la vue courte, je les ai maudits comme des chauves-souris aveugles, et ceux trop terre à terre, je les ai comparés à des taupes sans cœur.

L'éloquent, je l'ai traité de langue fourchue, le silencieux de lèvres de pierre, et le simple et ingénu je l'appelai le mort jamais las de la mort.

Ceux qui cherchent la connaissance du monde, je les ai condamnés pour avoir offensé l'esprit saint, et j'ai condamné ceux qui ne cherchaient que l'esprit pour avoir été des pêcheurs d'ombres qui jettent leurs filets dans les eaux plates et n'attrapent que leur propre image.

C'est ainsi que je vous ai dénoncés, pendant que mon cœur, qui saignait en moi, vous appelait de noms tendres.

C'était l'amour entravé par lui-même qui parlait. C'était l'orgueil tué à moitié qui voletait dans la poussière. C'était ma faim de votre amour qui se déchaînait sur le toit, tandis que mon amour, s'agenouillant en silence, implorait votre pardon.

Mais voyez donc ce miracle !

Ce fut mon déguisement qui vous a dessillé les yeux, et ma haine feinte qui a éveillé vos cœurs.

Et à présent vous m'aimez.

Vous aimez les épées qui vous frappent et les flèches qui percent vos poitrines. Car cela vous reconforte d'être blessés, et ce n'est que quand vous buvez votre propre sang que vous pouvez être ivres.

Comme des phalènes qui cherchent la destruction dans la flamme vous vous rassemblez quotidiennement dans mon jardin : et la tête levée et les yeux subjugués, vous me regardez déchirer la trame de vos jours. Et vous vous murmurez les uns les autres : "Il voit avec la lumière de Dieu. Il parle comme les anciens prophètes. Il dévoile nos âmes et déverrouille nos cœurs, et comme l'aigle qui connaît les voies des renards il connaît nos voies."

En vérité, je connais vos voies, mais seulement comme un aigle connaît celles de ses aiglons. Et j'aimerais beaucoup révéler mon secret. Cependant, dans mon besoin d'être auprès de vous, je feins

l'isolement, et par peur du reflux de votre amour je surveille les vannes de mon amour. »

Après avoir parlé ainsi, le Précurseur se couvrit le visage de ses mains et pleura amèrement. Car il savait dans son cœur que l'amour humilié dans sa nudité est plus grand que l'amour qui cherche la victoire sous le masque; et il eut honte.

Mais, soudain, il leva la tête, et comme quelqu'un qui se réveille, il étira les bras et dit: « La nuit est finie, et nous les enfants de la nuit devons mourir quand l'aube fait irruption sur les collines; et de nos cendres naîtra un amour plus puissant. Il rira en plein soleil, et sera immortel. »



L'Infini (re)commencement

Il semblerait que toute l'œuvre de Gibran consistât à paver la voie d'Almustapha le prophète, lui-même avatar gibranien de *Jésus, fils de l'homme*. Ainsi, ses livres formeraient-ils ce que Anne Juni a judicieusement appelé « l'évangile selon Gibran »¹. Autrement dit, l'expression d'une sagesse pérenne, simple et exigeante qui, comme ce qu'il écrivait de la musique de Beethoven, « a jailli du cœur et pénétrera à nouveau dans le cœur ». La quête de Gibran, au fil de sa vie, de sa création et de sa pensée, est celle du *moi divin* — ou *moi suprême* — dont Jésus, précisément, incarne le parachèvement, fil conducteur qui guide les « personnages » de ses livres :

« Jean le Fol dans *Les Nymphes des vallées*, Khalil l'impie dans *Les Esprits rebelles*, *Le Fou*, *Le Précurseur* qui n'est autre que le surnom de Jean-Baptiste, celui qui annonça le Christ; tous ces personnages constitueraient des petits prophètes qui pavent la voie devant le grand, pour aboutir plus tard à Almustapha dans *Le Prophète* et parachever l'œuvre par *Jésus Fils de l'Homme*². »

Pour autant, tous ces « personnages » ne sont pas que de simples « petits » prophètes (voire disciples), d'un possible « messie ». Ils constituent les expressions diverses d'une forme de monade leibnizienne. Chacun répond différemment aux interrogations de l'incessante gestation philosophico-poétique de Gibran, en proposant une spiritualité libératrice, dont le credo pourrait être cette exhortation de Joël Bousquet :

« Vous tiendrez votre liberté de ce que vous aurez libéré... »

L'interdépendance de ces livres — *Les Nymphes des Vallées*, *Les Esprits rebelles*, *Le Fou*, *Le Précurseur*, *L'Errant* — est évidente quand on sait que leur rédaction souvent échelonnée sur plusieurs années est toujours concomitante de la composition du *Prophète* (et du *Jardin du Prophète*). Il faut donc les considérer davantage comme les pièces imbriquées d'un puzzle plus complexe, les facettes plurielles d'une mystique de l'amour. Celle-ci procède d'une subtile dichotomie caché/apparent, dont le contenu latent traverse le *paraître* pour atteindre à l'*être*. Tout créateur devient alors le médiateur entre le *connu* et l'*inconnu*, c'est-à-dire entre l'*humain* et le *divin*. Or, la particularité du texte gibranien réside dans sa structure double, duelle : il est partie d'un tout et évolue dans sa direction. Ce lien intérieur de l'accidentel à l'essentiel est mobile, de sorte que, davantage que le secret ou le mystère qu'il entend révéler, c'est le cheminement qui y conduit qui importe.

La forme allégorique, par son fonctionnement *symbolique*, possède un caractère visionnaire propre qui tient à l'interaction entre les significations directe et intérieure du texte gibranien. Et c'est la simplicité apparente du style qui fait que son message se transmet clairement, rapidement et sans effort à la conscience du lecteur. Pour autant, cette simplicité première plonge d'emblée le lecteur, l'immerge dans l'exigence d'une réflexion qui doit dynamiquement l'enrichir. Pour Gibran fortement imprégné de sa prescience de Dieu, la clarté du message essentiel du Christ lui paraît être une évidence incomprise des hommes. Et c'est bien la mort du Christ qui fut le geste qui rendit accessible, intelligible son message d'amour au cœur des hommes, éveillé dans les ténèbres et endormi dans la lumière. L'œuvre de l'écrivain libanais serait donc un « viatique » permettant de passer par la *porte étroite*. Ainsi, seule la souffrance — qui serait *purification* — produirait une prise de conscience et enrichirait l'homme en lui dévoilant le sens intérieur des choses, qui, toujours chez Gibran, jaillit du fond de l'âme. Il s'agit de se sentir, selon le mot de Spinoza, partie finie de l'Infini. Ce qui implique d'éveiller en chacun une « volonté créatrice » sous-tendue par une « force active ». Il y a par conséquent l'idée d'un *mouvement* qui est la manifestation de la tension constante vers l'unité

originelle. En d'autres termes, il traduit le passage de l'homme du système matériel au système spirituel, l'accession à la dimension extrême de la spiritualité agissante.

Ainsi, tant par la forme allégorique de son écriture que par la sagesse poétique qu'elle exprime, Gibran s'inscrit dans la tradition des textes soufis et des gnosés chrétiennes. Son mysticisme composite, tendant parfois au panthéisme, est le dépositaire d'une morale exigeante ennemie de toute répression, d'une religion de l'esprit qui refuse tout appareil dogmatique. L'Un-Tout — ce Graal gibranien — est l'exact contraire des « faux dieux » que l'homme a créés par sublimation de son moi. Gibran, contemporain de Nietzsche, de Marx et de Freud qu'il a lus, n'a de cesse de mettre en garde contre toute passion ou rationalisation, qui détourne l'homme de son authenticité. Il convient de s'affranchir du sentiment d'appartenance, de la volonté de domination et de l'aspiration à la gloire qui entravent l'homme dans son ascension vers sa « dimension divine ». Toutefois, cette libération doit demeurer soumise à la *loi universelle* qui se trouve en soi et hors de soi. Pour ce faire, Gibran pose en quelque sorte le postulat d'une trinité Beauté-Vérité-Amour : la *beauté* qui restitue le réel et donne le sens du *vrai* ; la *vérité* qui est accessible par *intuition* et révèle la perfection jusqu'alors cachée; enfin, *l'amour*, qui est l'essence même de l'homme, mais que perturbe une société opposée à sa bonté originelle. Shri Aurobindo disait :

« La vie que vous menez cache la lumière que vous êtes. »

Partant, s'il y a bien des ombres nietzschéennes dans le *Jésus fils de l'Homme* de Gibran, et même chez Almustapha — sorte de « négatif », au sens photographique du terme, de Zarathoustra —, avec *Le Précurseur*, le « Poète-Prophète » renonce à la violence pour instaurer une nouvelle manière d'être, plus puissante et efficace, plus harmonieuse et magnanime : celle de *l'amour*, dont la force n'est pas violence précisément. Ce livre représente donc quelque chose de neuf, dans la « doctrine » de Gibran. Son ascèse fière et son mépris ironique des hommes, tels qu'ils s'exprimaient dans *Le Fou*, ne peuvent être compatibles avec l'aspiration de Gibran au *moi suprême*, qui est le « standard » de la perfection humaine et contient la Réalité une et absolue :

« *Le Fou* se termine avec ce qu'il a de plus amer; *Le Précurseur* avec ce qu'il a de plus doux » notait Mary Haskell dans son journal³. De fait, dernier ouvrage en anglais de Gibran avant la parution du *Prophète*, *Le Précurseur* est l'intermédiaire entre *Le Fou* et *Le Prophète* : entre le rebelle et le visionnaire. Cet amour encore plus grand qu'annonce *Le Précurseur*, « qui se dit écho d'une voix qui n'a pas encore été entendue », préfigure le premier chapitre des « conseils » — titre initial du livre — du *Prophète*: « Parle-nous de l'amour ». Le dernier récit du *Précurseur*, « La Dernière Veillée », qui établit un lien entre toutes les phases de l'évolution du moi, comprend la culmination de la phase à venir dans *Le Prophète*. Il a presque valeur d'*oracle* : le Précurseur doit mourir pour qu'un amour plus puissant naisse de ses cendres. Le rapprochement avec saint Jean-Baptiste, « précurseur » de Jésus, est inévitable. Mais chez ce dernier, c'est essentiellement sa dimension divinement, infiniment humaine qui sollicite Gibran.

Les récits du *Précurseur* coulissent les uns par rapport aux autres, se répondent afin d'éviter la simplification outrancière d'une thématique. Ils semblent fonctionner par couples, dans le cadre plus vaste de thèmes tels que la connaissance et l'ignorance, le cycle universel, pouvoir et faiblesse, l'amour de la vie : « Le Précurseur » et « Le Moi suprême » ; « Le Fou de Dieu » et « Le Roi ermite » ; « La Fille du lion » et « Tyrannie » ; « Le Ploutocrate » et « Repentirs » ; « L'Amour » et « Par-delà ma solitude » ; « L'Erudit et le Poète » et « Valeurs » ; « Savoir et Impéritie » et « Autres Mers » ; « La

Girouette » et « Une feuille de page blanche »... Cette forme de « va-et-vient » allégorique doit permettre à l'homme de s'arracher à ses contingences sociales, historiques, matérielles, de se détourner des vaines gloires. *Le Précurseur* est le livre de Gibran où les « idées du jour » sont le plus visibles. « Le Ploutocrate », initialement intitulé « Le Capitaliste », est fortement imprégné des idées socialistes en vogue à l'époque. Parce qu'il veut faire tomber le masque des apparences, Gibran pratique volontiers l'ironie mordante. Celle-ci vise à épuiser l'ignorance, la méconnaissance qui demeure le pire des maux. Dans *L'Errant*, n'écrivait-il pas que la Beauté et la Laideur s'étant baignées ensemble, la Laideur s'habilla avec les vêtements de la Beauté qui dut revêtir ceux de la Laideur :

« Et à compter de ce jour les hommes et les femmes prennent l'une pour l'autre.

Cependant il en est qui ont aperçu le visage de la Beauté, et ils la reconnaissent malgré ses habits. Et il en est qui connaissent le visage de la Laideur, et les vêtements ne la dissimulent pas à leurs yeux⁴. »

La parabole est la forme privilégiée de cet enseignement. Or il convient de se souvenir qu'en mathématiques, la parabole est une ligne courbe dont chaque point est situé à égale distance d'un point fixe (le *foyer*) et d'une droite fixe (la *directrice*). Les paraboles des livres de Gibran constituent différents angles d'approche et de visée du sens intérieur des choses selon la ligne directrice de la connaissance de son moi.

Ainsi, pour Gibran, *Le Précurseur* est surtout consacré à expliquer et développer sa théorie de la réincarnation et de l'évolution du moi individuel. Il affirme que la vie de l'homme est immortelle, que la succession des cycles de la mort et de la renaissance est sans fin. Mais nulle part il n'exprime une croyance en l'arrêt éventuel de la Roue et l'absorption de l'être dans le nirvana. L'homme ne cesse de revenir à soi, de se retrouver et de s'atteindre. Nous sommes l'arbre et le fruit, la lumière et la sève. Chacun est son propre *précurseur*:

« Nous serons toujours le commencement. »

Dès lors, l'Humanité est la fois la préfiguration cyclique et *l'esprit* même de l'Être suprême.

THIERRY GILLYBŒUF

¹ Anne Juni, « L'Évangile selon Gibran », préface à Khalil Gibran, *Khalil l'Hérétique* (traduction d'Anne Juni), La Part Commune, Rennes, 2000.

² Jean-Pierre Dahdah, *Khalil Gibran Une biographie*, Albin Michel collection L'Expérience intérieure, Paris, 1994 (p. 336).

³ *Beloved Prophet : the Love Letters of Kahlil Gibran and Mary Haskell and her Private Journal*, recueillis et présentés par Virginia Hilu, éditions Quartet, Londres, 1973 (p. 387).

⁴ Khalil Gibran, *L'Errant*, Mille et une nuits, Paris, 1999 (p. 8).

Vie de Khalil Gibran

1883. Naissance de Gibran Khalil Gibran à Bcharré, au Liban.

1895. Départ de la famille pour Boston. Pour une raison inexplicable, le père n'est pas du voyage.

1898. Retour de Gibran à Beyrouth, où il s'inscrit au collège de la Sagesse. Il y passe quatre ans.

1902. Nouveau départ pour Boston. Son talent artistique s'affirme. Il peint et écrit.

1903. Mort de la mère et du demi-frère de Gibran.

1904. La directrice d'école, Mary Haskell, le protège. Il engage avec elle une correspondance que seule sa mort interrompra.

1905. Parution de *La Musique*, le premier livre de Gibran, suivi des *Nymphes des vallées* (1907).

1908. Publication des *Esprits rebelles*. L'Église maronite juge l'ouvrage hérétique, et le pouvoir ottoman décide de le brûler en place publique. Gibran part pour Paris où il étudiera les beaux-arts.

1910. Retour à Boston, puis installation définitive à New York.

1912. Début de la correspondance entre Gibran et l'écrivain libanaise May Ziyada, qui vit en Égypte. Publication des *Ailes brisées*.

1916. Gibran mène une campagne en faveur des victimes, au Liban, de la famine provoquée par la guerre.

1918. Publication du *Fou*.

1919. Publication de *Processions*, en arabe.

1920. Publication du *Précurseur* et de *Tempêtes*. Gibran fonde avec d'autres écrivains arabes le Cénacle de la plume, un cercle qui se donne pour mission de publier les auteurs qui en font partie, de « secouer » la langue et de traduire en arabe les auteurs et les ouvrages qui le méritent. Longtemps après sa dissolution, l'influence du Cénacle reste considérable.

1923. Parution du *Prophète*.

1926. Parution du *Sable et l'Écume*.

1928. Publication de *Jésus, fils de l'homme*, qui sera suivi des *Dieux de la Terre* (1931), de *L'Errant* (1932) et du *Jardin du prophète* (1933).

1931. Mort de Khalil Gibran.

Repères bibliographiques

OUVRAGES DE KHALIL GIBRAN

- *L'Errant*, Mille et une nuits, 1999.
- *Le Fou*, Mille et une nuits, 1996.
- *Iram aux colonnes*, suivi d'un texte de Jad Hatem, *Études sur la mystique de Gibran*, Cariscript, 1988.
- *Jésus, fils de l'homme*, Albin Michel, 1990.
- *Le Livre des Processions*, Arfuyen, collection Ivoire, 1998.
- *Merveilles et Processions*, Albin Michel, 1990.
- *Le Prophète*, Mille et une nuits, 1994.
- *Le Sable et l'Écume. Livre d'aphorismes*, Albin Michel, 1990.
- *Les Trésors de la sagesse*, Mortagne, 1986.
- *La Voix ailée. Lettres à May Ziyada*, Sindbad, La Bibliothèque arabe, 1982.
- *La Voix de l'éternelle sagesse, J'ai lu*, collection Aventure secrète, 1997.

ÉTUDES SUR KHALIL GIBRAN

- DAHDAH (Jean-Pierre), *Khalil Gibran : une biographie*, Albin Michel, 1994. Sous la direction de, « Khalil Gibran : poète de sagesse », *Question de*, n° 82, 1991.
- KHARRAT (Souad), *Gibran le prophète, Nietzsche le visionnaire: du Prophète et d'Ainsi parlait Zarathoustra*, Triptyque, 1993.

Mille et une nuits propose des chefs-d'œuvre pour le temps

d'une attente, d'un voyage, d'une insomnie...

La Petite Collection (extraits du catalogue). 250. Bartolomé de LAS CASAS, *Très brève relation de la destruction des Indes*. 251 Jean-Baptiste BOTUL, *La Vie sexuelle d'Emmanuel Kant*. 252. Guy de MAUPASSANT, *Pierre et Jean*. 253. William SHAKESPEARE, *Sonnets*. 254. John STEINBECK, *Les Bohémiens des vendanges*. 255. Léonard de VINCI, *Prophéties facétieuses*. 256. Philippe SOLLERS, *Un amour américain*. 257. José SARAMAGO, *Comment le personnage fut le maître et l'auteur son apprenti*. 258. Ismaïl KADARÉ, *L'Aigle*. 259. Patrick SÜSKIND, *Le Testament de Maître Mussard*. 260. Christine ANGOT, *L'Usage de la vie*. 261. Tommaso CAMPANELLA, *La Cité du Soleil*. 262. Peter SLOTERDIJK, *Règles pour le parc humain*. 263. Émile ZOLA, *L'Attaque du moulin*. 264. Zoé VALDÉS, *Soleil en solde*. 265. Khalil GIBRAN, *Le Jardin du Prophète*. 266. Viviane FOR-RESTER, *Mains*. 267. COLETTE, *La Lune de pluie*. 268. JEAN DE LA CROIX, *Poésie*. 269. Washington IRVING, *Sleepy Hollow. La Légende du Cavalier sans tête*. 270. Claude CRÉBILLON, *Le Sylphe*. 271. O. HENRY, *Attaque de train : mode d'emploi et autres nouvelles du Far West*. 272. Robert BURTON, *Digression sur l'air (Anatomie de la mélancolie)*. 273. Alina REYES, *L'Exclue*. 274. Victor SEGALÉN, *Peintures*. 275. LA METTRIE, *L'Homme-machine*. 276. Charles BAUDELAIRE, *Le Spleen de Paris (Petits Poèmes en prose)*. 277. Xavier de MAISTRE, *Voyage autour de ma chambre*. 278. J.-B. POUY/Patrick RAYNAL, *Chasse à l'homme*. 279. Johann Wolfgang GOETHE, *Élégies romaines*. 280. *Le Livre de Job*. 281. François VILLON, *Le Testament*. 282. SÉNÈQUE, *La Vie heureuse*. 283. ARISTOTE, *Invitation à la philosophie*. 284. Hubert HADDAD, *L'Âme de Buridan*. 285. Edgar POE, *Les Lunettes*. 286. Choderlos de LACLOS, *Des femmes et de leur éducation*. 287. Pierre LOTI, *Suleïma*. 288. Friedrich NIETZSCHE, *Deuxième Considération intempestive*. 289. Khalil GIBRAN, *Le Précurseur*. 290. Michel de MONTAIGNE, *Des Cannibales*. 291. Arthur RIMBAUD, *Album zutique*. 292. Maître ECKHART, *L'amour nous fait devenir ce que nous aimons*. 293. Edmond ABOUT, *Le Nez d'un notaire*. 294. Edith WHARTON, *Xingu*.